

DAVID
GOUDREULT

STANKÉ

MAPLE







MAPLE



DU MÊME AUTEUR

Vif oublié, Mémoire d'encrier, 2022.

La Réparation de mes parents, illustré par
France Cormier, Éditions D'eux, 2021.

J'en appelle à la poésie, illustré par Laurent
Pinabel, Éditions Les 400 Coups, 2021.

Ta mort à moi, Stanké, 2019.

La Bête intégrale, Stanké, 2018.

Abattre la bête, Stanké, 2017.

Testament de naissance, Écrits des Forges, 2016.

La Bête et sa cage, Stanké, 2016.

La Bête à sa mère, Stanké, 2015.

S'édenter la chienne, Écrits des Forges, 2014.

Premiers Soins, Écrits des Forges, 2012.

DAVID
GOUDREULT

MAPLE
UN POLAR TRASHICOMIQUE

STANKE

Traumavertissement / mise en garde

Cette œuvre de fiction déborde de violence, de références explicites au racisme, au multiculturalisme, à l'homophobie, à la claustrophobie, aux drogues dures, à la misandrie, à la misogynie, à l'exploitation sexuelle, aux homicides, aux féminicides et au suicide. Lecteurs sensibles, abstenez-vous. À l'aventure !

Prologue



Parfois, la vie met de l'amour sur notre chemin, il faut se décrotter les semelles et poursuivre notre route. Évidemment, si on peut revendre la merde qui nous colle aux bottillons et rentabiliser notre détresse, c'est mieux. Nos histoires de cœur, tout comme nos rêves, n'intéressent personne à part nous-même. En revanche, si on a la chance d'être trahi, de faire couler le sang ou de traîner dans la marge assez longtemps, on suscite une poussée de curiosité morbide, on peut négocier ses anecdotes.

Pas plus conne que David, je vais exploiter le filon. Il s'est fait des couilles en or avec sa trilogie. Je vais m'en faire itou, de belles grosses chromées. Moi aussi, je peux écrire un livre avec des grands mots, des figures de style, des paragraphes rebondissants pis toute la patente. Je vais vous beurrer ça, épais. Une histoire vraie, crue, qui sent le vécu à pleines pages. Si tu kiffes pas, mamie, tu lis pas et puis c'est tout. J'espère que les censeurs et les vertueuses

me mettront à l'index, je pourrai leur mettre un majeur.

Tout est bien qui commence mal. On veut des détruits qui se relèvent, des pas-bons en cheminement et des éclopés miraculés au dixième chapitre. La triste réalité ne nous émeut pas. On ne réclame jamais des règlements de comptes et des faits, mais de la guimauve et des contes de fées. Je vais réconcilier ces deux pans dissonants de l'imaginaire collectif.

On va en vendre des tonnes de copies, on va criser des forêts à terre pour fournir Renaud-Bray. Vous allez en avoir pour votre vingt piasses ! J'aurais pu me la jouer tranquille, puiser dans mon intarissable réserve d'histoires glauques, mais je vais vous gêner. Vous allez connaître les dessous de l'enquête. Quand même pas tous les jours qu'une péripatéticienne bien mûre arrive à résoudre un paquet de crimes, à doubler la police et à neutraliser un tueur en série du même élan. Ça vaut la peine d'être raconté.

Attachez vos tuques avec de la broche à dents, ça va fesser fort.

CHAPITRE PREMIER

Où l'on considère la matrice
carcérale avec circonspection.



Que celui qui n'a jamais fumé de roche me lance la première pute ! Ou vice versa, tout le monde a déjà fait un peu de dépannage prostitutionnel ou fumé du crack récréatif en fin de soirée. Que personne ne vienne jouer aux vierges défoncées avec moi. Dans mon coin, on se débrouille comme on peut. Il me manquait, mon coin, d'ailleurs, j'étais écœurée d'être en dedans.

À part le club de lecture et les tournois de cunnilingus, y avait pas grand-chose pour passer le temps au pénitencier. Déjà six ans que je macérais à Joliette, je devais sortir prendre l'air. J'aurais pu sacrer mon camp avant, si j'avais fermé ma grande gueule et marché au pas. Si j'avais fait de belles manières aux fonctionnaires des libérations conditionnelles, j'aurais pu négocier une remise de peine, mais je suis trop authentique. Je préfère être libre en prison que de me retrouver dehors en me pilant dessus. J'arrivais aux deux tiers de ma sentence, ils allaient me libérer d'office la semaine suivante, avec un chapelet de

conditions et un incontournable séjour en maison de transition.

J'ai pogné huit ans et des poussières. Condamnée pour agression armée d'un agent de la paix, bris de probation, entrave à la justice, possession simple et quelques peccadilles. Je m'en tirais pas trop mal. Surtout que j'en ai profité pour arrêter de me geler. La dope est de piètre qualité entre les murs, mal coupée, trop chère. Et comme on me l'a expliqué dans mes sept dernières thérapies, je suis dépendante de bord en bord, aller-retour, je ne pourrai jamais consommer à moitié. Autant arrêter au complet.

Contrairement au printemps, la vie n'est pas plus belle quand je dégèle. En revanche, la fonte révèle toute la chierie enfouie sous la neige. Une belle occasion de faire du ménage dans ma tête. J'ai médité par le nez, j'ai lu plein de bons livres, et des romans québécois aussi. J'ai fini mon secondaire haut la main ; il faut dire que j'étais une première de classe, avant que l'école me lâche. Et je me suis fait des biceps au gym. Je veux pas faire ma fraîche, mais je m'étais retapée pas pire. Les jeunes pétards ne deviennent pas toutes de vieilles bombes, mais j'ai la chance d'avoir le charme tenace.

« Bande de charognes, vous allez me redonner mon collier ! »

À force de tout remettre au lendemain, nos lendemains ne s'en remettent pas. Je pense que je me suis récupérée de justesse, j'étais rendue dans le huitième sous-sol du bas-fond. Ça faisait longtemps que je voulais revenir à la lecture, à l'écriture. Comme

la majorité des filles qui font un détour par la prostitution, je me sens l'âme d'une écrivaine. Je suis une femme d'expérience, d'expériences malsaines, mais d'expériences quand même. En plus, avec tous les livres et les revues que j'ai lus en dedans, j'ai un méchant bagage culturel. Ajoute trois à quatre heures de LCN par jour, je suis politisée sur un estie de temps. Raahaha!

Je me suis nivelée par le bas trop longtemps. À force de traîner dans les bars avec les pires connards, tu finis par te trouver un peu conne sur les bords, à te regarder par en dessous, à te dire que tu vaux rien, pas plus que le prix auquel tu te loues. Mais c'était une autre époque, je me suis retrouvée.

J'ai étudié en rien pantoute, mais j'en sais déjà trop. Comme dit ma chum Manon : « Quand t'es dégelée du pogo, tu te fais pas passer un bâton. » Je joue pas de game, mais j'analyse la partie, je sais très bien qui tire les ficelles, dans mon unité carcérale, sur le coin de la rue et dans le vaste monde. L'humain est un cruel mouton, traînant la peur d'être abandonné par le troupeau, mais assoiffé de puissance et de liberté. En équilibre précaire. Ça bascule souvent, vu qu'on se poignarde dans le dos dès que l'occasion se présente ; peu importe ta clique, que tu sois full patch dans les Hells, dans les francs-maçons ou chez les associés du Walmart. Au final, c'est toujours chacun pour sa gueule, pis si on veut te la casser, apprends à te défendre. Les faibles se font tasser, les traîtres se font passer, les plus fortes survivent. Je suis encore là ! Ma lingerie est fine, moi je suis rough.



Il y a un monde de différences entre le tueur en série et l'assassin qui commet une série de meurtres. Même un tueur à gages prolifique à la Gérard Gallant, qui enchaîne des dizaines d'exécutions, est moins monstrueux que le sadique ; si le tueur professionnel n'éprouve aucune sympathie pour la souffrance de sa victime, le tueur en série est excité par cette même souffrance. La perversion n'est pas dans la méthode ou le nombre de cadavres laissés derrière, mais dans la motivation.

À part la belle grosse face à Legault pis des topos sur l'inutilité des vaccins, l'actualité débordait de faits divers dans les derniers mois. J'ai accroché sur deux cas en particulier, deux meurtres. Plutôt réguliers, les meurtres, à Montréal, on ne saute jamais une semaine, sauf que j'ai vite compris que ces deux cas-là étaient liés et singuliers. C'était pas du petit meurtre ordinaire. Je le sentais dans mes tripes, ça me brassait dans le viscéral.

Déjà, l'originalité du procédé attirait l'attention : tuer du monde en leur faisant bouffer leurs propres mains, c'est sensationnel. Et compliqué. Faut être prêt à se donner beaucoup de misère pour maîtriser ses victimes, les charcuter, les forcer à manger des morceaux d'eux-mêmes jusqu'à s'étouffer, ça demande un acharnement digne des cartels mexicains. Donc, on avait affaire à un déterminé de première classe.

Surtout, ce qui est venu me percuter, c'est le lieu des exécutions. Le premier corps, celui d'une jeune femme

fin quarantaine, a été découvert dans son appartement de la rue de Rouville, noble artère d'Hochelaga. Je connais le coin, je suis née sur Davidson, j'ai été mal élevée sur Valois.

Le deuxième cadavre, un gars de vingt-neuf ans aux limites de l'itinérance, a été retrouvé dans un crack house désaffecté au coin d'Ontario et Darling. En plein cœur du quartier. Le monde est petit, mais le hasard est grand, comme disent les Chinois entassés au casino. Certaines coïncidences ne peuvent s'expliquer par la roulette mystique des probabilités, j'étais géographiquement interpellée.

« C'est le collier de ma grand-mère, mon héritage. Vous allez me le payer, me le payer cher à part ça ! »

Même modus operandi, même secteur, et j'étais déjà convaincue que les deux victimes se prostituaient. Les journalistes tournaient autour du pot, parlaient d'« individus marginalisés », de « personnes connues des services policiers » et autres euphémismes. Depuis toujours, les putes font de bonnes proies pour les psychopathes, des fêlés opportunistes. De Jack l'Éventreur à Robert Pickton, en passant par Patrick Salameh ou Joel Rifkin, on ne réinvente pas la roue. À peine si on ajoute quelques dentelles aux fantasmes de l'un ou aux méthodes de l'autre. Toujours les mêmes fuckés misogynes avec le projet thérapeutique de tuer leur mère à répétition.

J'aime les hommes, surtout ceux qui évitent de nous massacrer. La grosse majorité, quand même. D'un autre côté, c'est fatigant, leur tendance à nous poignarder ou nous étrangler quand on les quitte ou

les repousse. OK, la plupart des assassinats se font entre criminels consentants, ça relève du contrat tacite entre professionnels avisés. Et il y a aussi quelques femmes qui tuent ici et là, de manière presque anecdotique. N'empêche, le bassin de messieurs incapables de gérer leurs névroses et leur testostérone simultanément, c'est un véritable enjeu de santé publique. Cela dit, rien d'impulsif ou de conjugal dans les meurtres me préoccupant, on patageait dans le vif du psychiatrique : déviance sexuelle, violence ritualisée et cannibalisme. Pas banal.

Le Chef Boyardee de la phalange était clairement un coucou aux fantasmes plus tordus qu'une queue de cochon. Deux ou trois anciens clients ont surgi dans ma mémoire. De bons et de mauvais souvenirs, autant de pistes à explorer. Le plus vieux métier du monde est aussi le plus dangereux, et un des plus mystérieux. C'est spécial, rencontrer un homme à l'intimité mise à nu, sans le laisser connecter avec le plus intime en nous. De toute façon, à de rares exceptions près, le client ne désire pas rencontrer une humaine, juste consommer une personne ; rien à foutre que sa pute soit polyglotte et sensible à l'art baroque. Moins il en sait, mieux il en jouit.

Tandis qu'il se concentre sur son plaisir, qu'il en prend pour son argent, le client se révèle toujours plus qu'il ne le croit, et on se protège davantage qu'il ne pourrait l'imaginer. Je connais les hommes, et les pitoyables désaxés qui croient être des hommes. Le tueur cohabit dans la seconde catégorie. Je lui avais déjà offert mes services, peut-être. Dans tous les cas,

il y avait du pain sur la planche, et pas que du pain. Un tueur en série sévissait dans Hochelaga, des collègues couraient un grave danger, et j'allais m'en mêler, mettre mon grain de sel dans la plaie de cette enquête-là.

« M'a la pogner, la p'tite crisse de voleuse ! »



Ma beauté intérieure fait de l'acné. Je n'irai pas jouer la bonne fille dévergondée par la terrible société et ses méchants systèmes. Je l'ai jamais eue facile, mais j'ai toujours aimé le vice, l'interdit, la transgression. Fourrer fort, consommer à l'excès, voler, trafiquer, tout ce qui se fait en cachette m'intéresse. Le reste, c'est bon pour les peureux. À cinquante-sept ans, vingt-huit dents, bonnet D, cyclothymique ménopausée, Lion ascendant Capricorne, je sais d'où je viens. Je m'aime pareil. Quand on aime, on ne compte pas, et il n'y a rien de plus fort que l'amour du risque.

La vie est belle, même si elle nous blesse à tout bout de champ. Je suis une jouisseuse, moi. Si j'étais cul-de-jatte, j'arriverais encore à prendre mon pied. À tout prix, et à rabais. Pour autant, je suis loin d'être méchante, j'ai un bon fond, un cœur tendre, même un peu quétaine sur les bords. Je suis hardcore à l'eau de rose.

Si la rue m'a appris une vérité, c'est de ne jamais mélanger les affaires et les relations, pas plus que les émotions et la raison, surtout que les émotions nous

donnent rarement raison. Le sang-froid, c'est rare et précieux.

— As-tu mon argent, Maple ? Tu sors la semaine prochaine, je veux mon cash avant. Tu m'as assez niaisée.

Karol-Ann, femme fluide, vingt-quatre ans, fratri-cide, face à claques sur un corps beurré de tatouages et d'idées préconçues, Verseau ascendant Vierge descendante directe de rentiers trifluviens aux antipodes des prolétaires qu'elle croit représenter. Se gargariser de concepts, c'est bon marché, pourquoi s'en priver ? Qu'elle soit religieuse, génitale ou morale, la masturbation ne coûte rien et offre tellement de réconfort.

Pauvre petite, elle ne pouvait même pas imaginer à quel point elle ne verrait jamais la couleur de ses billets. Si elle avait été moins prétentieuse, sa candeur aurait pu m'attendrir.

— Désolée, ma belle, j'ai tout dépensé pour préparer ma sortie, acheter la passe de bus, imprimer des CV. Prends ça relax, si je te remets pas tes sous avant de partir, je vais m'arranger pour que tu les reçoives en dedans.

Son sourire a disparu plus vite qu'un G-string dans les bourrelets d'une obèse. Elle comptait sur le recouvrement de cette dette. Comme je disais, la dope est coûteuse en dedans.

— Tabarnak, la vieille, tu me gosses ! Pas question que tu sortes sans me rembourser. Tu voulais jouer aux cartes, tu payes ! Si on perd confiance entre nous autres, si les filles s'arnaquent entre elles, on vaut pas mieux que les crottés qui nous exploitent dehors !

Être féministe n'a jamais empêché d'être une pauvre conne, pas plus qu'être un homme ne préserve d'être une grosse pute. Au sens péjoratif du terme. Les velléités politiques de Karol-Ann m'irritaient depuis plus de dix-huit mois déjà. Tout n'était que rapports de force alambiqués, poutine sociologique indigeste et ressentiment. Elle exagérait. Les nouveaux curés, comme les anciens, ont une forte tendance à abuser.

Elle avait consulté le site d'une activiste, qui avait lu un livre d'interprétations statistiques inspiré d'un structuraliste dévoyé du dernier millénaire. Une grande simplification du monde en guise de projet intellectuel. Sa soif de pouvoir avait enfin pu se glisser dans les appareils d'un désir de justice, une cause l'habitait. Elle éructait et recrutait à tout vent. Flanquée de ses trois sbires à toupets carrés, elle croyait pouvoir m'intimider.

— Désolée de te gosser, belle enfant, mais j'ai mal évalué les dividendes sur mes placements en bourse, tu comprends ? Je sais, j'aurais dû investir dans le bitcoin. Va falloir être patiente. Et solidaire, surtout. T'oserais pas violenter une de tes sœurs colonisées, quand même ?

Elle évaluait l'option, manifestement. Ses poings serrés, sourcils froncés, je pouvais presque entendre les rouages de ses méninges s'entrechoquer. En pleine cafétéria, sous l'œil des screws et des caméras, une attaque lui coûterait cher : au moins une semaine au trou, enfermée à Playa del Seule. D'un autre côté, ses sparages avaient attiré l'attention, une dizaine de

codétenues nous jugeaient, elle ne pouvait se permettre de perdre la face.

— Tu te crois meilleure que les autres, Maple, mais t'es juste une grosse vache égocentrique, une capitaliste ! On va se recroiser, toé pis moé.

— Avec plaisir, on ira faire du yoga chaud. En attendant, reprends ton suppositoire de moraline, pis va le suçoter dans ton coin...

Elle n'a pas bougé. Moi non plus. Bataille de regards. À défaut de pouvoir la défigurer, je l'ai dévisagée. La tension montait, chargée, on entendait de petits cris dans la salle. « Punche-la, Karo ! » « Maple, laisse-toi pas faire ! » Les filles espéraient un peu d'action, une pause animée dans le marasme des jours. On ne peut que les comprendre, l'ennui est intolérable pour les gens malattentionnés.

— C'est toi qui vas rester dans ton coin, mamie, je veux pus te voir la face !

Mamie elle-même, avec ses idéaux sclérosés. J'ai peut-être des repousses grises dans mon blond naturel, mais je suis assez jeune pour vivre et laisser vivre. L'envie de lui administrer quelques bons coups de tête sur son petit nez aussi fragile que ses idées me tirillait. J'allais régler mes comptes avec elle, ou elle réglerait les siens avec moi, en temps et lieu. N'a-t-on pas tous, lovés au fond du cœur, quelques chiens de notre chienne n'aspirant qu'à se venger ?

« Quand même pas tous les jours qu'une péripatéticienne bien mûre arrive à résoudre un paquet de crimes, à doubler la police et à neutraliser un tueur en série du même élan. Ça vaut la peine d'être raconté.

Attachez vos tuques avec de la broche à dents, ça va fesser fort. »



Travailleur social, romancier et poète, David Goudreault a publié une douzaine de livres. De nombreuses distinctions ponctuent sa carrière, dont la médaille de l'Assemblée nationale, le Grand Prix littéraire Archambault et le prix Clémence-DesRochers.

